

Nous encourageons ces bons jeunes gens à devenir les vaillants champions de la vérité. Le R. P. Foujols, directeur de l'œuvre, nous assure qu'ils sont très intelligents. C'est encore un signe distinctif de leur race. Tous appartiennent à des familles pauvres. Le grand collège, où les révérends Pères reçoivent les fils des meilleures familles de la ville, fait seul les frais de leur éducation.

Après diner, nous montons sur la terrasse pour considérer un bel effet de khamsin. Le terrible vent du désert a amoncelé dans le ciel des nuages de poussière rouge. Ils y flottent à l'état permanent. Le soleil voile sa face et ne présente qu'un disque sans rayons. Je songe aux malheureux qui voyagent dans le désert et aux saints anachorètes qui y fixaient jadis leur demeure. Là bas, au sud-est, en se rapprochant de la mer Rouge, Antoine et Paul étonnèrent le monde par l'histoire de leurs austérités et de leur fraternel bonheur. De grands monastères y portent encore le nom de ces illustres saints ; mais les moines de Mar Antonios et de Mar Boulos ressemblent-ils beaucoup à leurs admirables patrons ? Le P. Jullien, prédécesseur ici du P. Foujols, nous a raconté, dans une charmante brochure, son voyage au couvent du désert de Nitre, au nord-ouest de l'Égypte, et par conséquent à l'opposé de la Thébaïde. Le portrait des fils de saint Macaire est-il celui des fils de saint Antoine ?

Le khamsin n'empêche pas la foule de se presser à l'Esbekieh. On prétend que c'est un khamsin

mignon et presque adorable. Que doit-il être quand il est furieux ? La musique joue une marche turque. On s'en douterait, même sans avoir lu le programme. Elle passe ensuite à un air connu de l'assistance, et qui obtient un grand succès. L'air rappelle des paroles, et les paroles disent des plaisanteries grivoises, les seules que les Arabes goûtent pleinement. Quelques masques, hommes transformés en almées, amusent la foule et offrent de monstrueux narguilehs aux moins désireux de les fumer. A ce titre nous aurions droit à leurs préférences. Mais on ne plaisante pas avec les Européens. C'est le carnaval des Grecs.

Ce détail à part, le spectacle qu'offre la foule est des plus intéressants. Les races et les costumes les plus disparates se donnent rendez-vous ici. Comme coiffures d'hommes nous voyons beaucoup de tarbouchs, quelques turbans, peu de couffiehs. Quant aux vêtements, ceux qui portent des abayahs, les unes en loques, les autres brodées d'or, sont invariablement des Arabes appartenant aux deux extrêmes de la société. Ceux qui posent majestueusement sous leurs manteaux de laine rayée sont des Bédouins. La figure bronzée, la mine triste, la démarche fière, caractérisent cette race à part. Des Levantins au large pantalon flottant, au gilet richement brodé, à la courte veste de velours bleu, noir ou rouge ; quelques Grecs à la fustanelle remarquable par sa correcte plissure et sa vaste circonférence, aux guêtres rappelant l'ancienne, sinon la brillante cnémide,

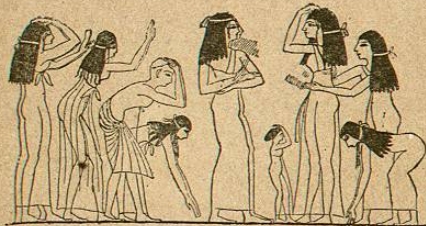
à la ceinture gonflée de pistolets et de poignards; beaucoup de femmes du premier et du dernier monde, aux robes voyantes ou sordides avec leur double voile, dont l'un, couvrant la tête, retombe en arrière, et dont l'autre, fixé au-dessous des yeux par le cylindre d'or ou de cuivre nommé *bourou* qui suit la verticale du nez, couvre la face et la poitrine : tel est l'aperçu général de la foule qui erre dans les bosquets, à la cascade, au bord du lac, et se rapproche quand la musique se fait entendre. Brochant sur le tout, fort agréablement pour nous, quelques rares chapeaux rappellent d'autres pays. A la bonne tenue de ceux qui les portent, à l'air de liberté digne qui distingue surtout les dames, nous reconnaissons les enfants de la France. Non, ils ne sont pas comme les autres, d'où qu'ils viennent. Instinctivement notre orgueil national fait la comparaison entre ces trois chapeaux noirs qui se montrent ici, ces quelques coiffures directoire ou mousquetaire, élégamment dressées, qui leur font parallèle, et le reste du monde. C'est bien décidé, quels que soient nos travers, la France vaut mieux que tout.

Memphis, lundi 5 mars.

Il y a plus de trente ans que je ne suis pas allé à cheval. Il faut pourtant s'exécuter et monter aujourd'hui à âne. C'est ici le meilleur moyen de locomotion et le plus usité. Au Caire, les consuls,



Anier d'Égypte.



Scène de deuil d'après les peintures de Sakkarah.

les dames élégantes, le pacha, vont sur des baudets. Mais quelle brave et belle bête que l'âne d'Égypte! Je ne m'étonne pas que tous les bourgeois de l'ancien, du moyen et du nouvel empire aient voulu le faire représenter autour de leurs tombeaux. Cet animal a droit ici à la reconnaissance de l'humanité. Il est vrai qu'on l'élève et qu'on le traite avec des soins touchants. Dès son bas âge on lui lie les oreilles pour qu'il s'habitue à les porter droites; on serre fortement avec des bandes ses mollets et ses genoux pour assurer la fermeté de sa démarche. On ne le bat jamais; on le récompense souvent. Sans lui ôter la bride, d'une poignée de barcim le maître ou le cavalier lui témoignent leur satisfaction. Nous commençons à prouver aux nôtres toute notre tendresse en les embarquant avec nous à la station de Boulaq-Dakrou. En une heure, et à travers des bois de palmiers, nous arrivons à Bedreschayn. On dit que Napoléon, partant en guerre, chantait régulièrement de sa voix la plus fausse, en chaussant ses bottes, l'air de Marlborough; je fredonne involontairement: « Le jour de gloire est arrivé! » Au fond, je ne suis pas sans inquiétude. Ce jour ne va-t-il pas être celui de mon d'humiliation?

A l'unanimité, en raison de mon poids spécifique, le plus robuste des baudets m'est assigné. Il a l'œil grand et ombragé de longs cils qui en augmentent la douceur, le poil blanc et luisant, la selle rehaussée de pourpre, de cuivre et de broderies. On l'appelle Pharaon. Tout cela me déter-

mine à me livrer courageusement à l'honnête bête. D'abord elle se plaint en son patois du fardeau qui lui arrive, mais après un soupir elle s'ébranle et prend les devants. Huit autres voyageurs et les moukres nous suivent. La route serpente sur des remblais sinueux, à travers les moissons écloses dans le limon du Nil. Nous trottons. Cela ne va pas mal.

Les femmes de Bedreschayn sortent de leurs maisons pour contempler notre défilé. Les enfants nous poursuivent avec des antiquités qu'ils veulent vendre, de bons souhaits qu'ils nous adressent et des appels au baghchich que nous ne jugeons pas dignes de réponse. Bientôt nous atteignons un bois de palmiers. Ils marquent le site de Memphis, qui s'étendait d'ici jusqu'aux buttes de Mitrahineh, le village où nous arriverons dans une demi-heure.

Ces arbres ont poussé sur les ruines de la grande ville, et ils les protègent contre la curiosité fiévreuse de nos modernes chercheurs. Au XIV^e siècle, Aboulféda vit encore ici d'immenses débris, mais ils tendaient à disparaître sous la pioche des maçons du Caire et les inondations périodiques du Nil. Avant lui, et vers la fin du XII^e siècle, Abd-al-Latif écrivait que les ruines de Memphis lui avaient paru d'une étonnante majesté. De grandioses pans de murs étaient encore debout, bâtis en pierres d'incroyables proportions. Deux blocs y faisaient deux murailles, et un troisième, s'y reposant en arcade, constituait la voûte d'une immense porte. Le champ où gisaient les ruines s'étendait à une demi-

ournée de chemin. C'est sans doute la conquête arabe qui marqua la fin d'une des plus grandes cités du monde, mais dès avant l'ère chrétienne sa décadence s'était accentuée. Strabon raconte que si, de son temps, par sa population et son importance Memphis ne le cédait qu'à Alexandrie, ses vieux palais, situés sur le point le plus élevé de son enceinte et descendant jusqu'à la partie basse de la ville, n'en demeuraient pas moins ruinés et déserts.

Quoi qu'il en soit, le spectacle que nous avons sous les yeux est désolant. Difficilement on parvient à s'orienter ici et à prendre un point de repère pour édifier en imagination la fameuse ville qui, selon Hérodote, fut le plus vaste centre littéraire, artistique et savant de l'Égypte. Des champs ensemencés, des buttes de sable, des marais presque secs, c'est tout ce que nous découvrons. Cependant, comme on peut tenir pour certain que la ville n'était pas sur la nécropole qui commence à Sakkarah, nous avons à l'occident une limite qui s'impose. Le grand fleuve en constitue une autre à l'orient. On sait que Ménès, voulant avoir sa capitale en dehors des villes religieuses de la haute Égypte, où il venait d'écraser la classe sacerdotale, choisit un point qui commandât tout à la fois le nord et le midi de ses États. Ce point se trouvait naturellement indiqué à l'endroit le plus resserré de la vallée du Nil et à la tête du Delta. Le nom de Mennefer, *bonne place*, fut donné à cet heureux site. Il se transforma ensuite en Membé

ou Memphis. Le roi, afin d'asseoir plus largement sa capitale, rejeta le Nil vers l'orient, et le contint au sud et au nord par des digues infranchissables. D'après Diodore de Sicile, Memphis mesurait vingt-sept kilomètres de circuit. Soit que des lacs l'entourassent sur les côtés où le fleuve ne la protégeait pas, soit qu'il eût paru impossible de fortifier une si vaste enceinte, on ne voit pas qu'elle ait eu des remparts. La citadelle seule était entourée d'une muraille en pierre blanche¹, derrière laquelle se réfugièrent les Égyptiens battus par les Perses. Faut-il la chercher sur ce point culminant qui est près de Mitrahineh? C'est possible, mais les fouilles n'y ont encore donné aucune indication sérieuse.

Cependant voici que mon brave baudet escalade malgré moi un monticule de sable. Mieux que le cavalier il sait où il faut aller. S'arrêtant devant un petit édifice où deux Arabes nous attendent, il a l'air de me dire : « Ici on descend pour voir. » Je doute que l'ânesse de Balaam ait jamais été plus intelligente ou plus éloquente. Je descends aussitôt, et, par un escalier étroit et dont les degrés sont peu à la mesure de nos jambes, nous atteignons une tribune quadrangulaire d'où l'on domine un colosse couché, sur un plan incliné, comme un homme dans son lit. Il mesure onze mètres de long, sans être complet, car il est mutilé aux pieds et à la coiffure. Sa figure est bien conservée. L'expression en est belle. Dans le même bloc a

¹ Hérodote, III, 91.

été sculptée une petite fille qui arrive à peine aux genoux du géant. Qui fut cet homme? C'est Ramsès II, Sésostris. Sur une sorte de pectoral, semblable au rational donné par Moïse au grand prêtre juif, Phtah et Pascht portent son prénom royal. Sur sa ceinture il laisse voir son nom. Enfin, de peur que la postérité n'en ignore, il a fait encore graver au coin du rouleau qu'il tient à la main : Amen-Mai-Ramsès.

C'est donc ici l'une de ces statues que, d'après Hérodote et Diodore, Sésostris avait fait élever dans le vestibule septentrional du temple de Phtah. Comme de tels colosses ne voyagent pas facilement et que celui-ci a été retrouvé à peu près au lieu où nous sommes, on en peut conclure que le portique nord du fameux temple était ici. On sait que, depuis Ménès son fondateur, tous les Pharaons avaient voulu contribuer à embellir l'édifice sacré. Mœris, Ramsès II, Ménéphthah construisirent le portique du nord; Ramsinit, celui de l'ouest; Sésak, celui du levant, qui était le plus beau; Psammétique, celui du midi, avec la superbe cour où l'on présentait officiellement le bœuf Apis à ses adorateurs. Là se trouvait le fameux péristyle où chaque colonne, de six mètres de haut, n'était autre chose qu'une gigantesque représentation d'Osiris. Les Pharaons y avaient lutté de folie pour créer des statues de plus en plus prodigieuses. Finalement il était devenu impossible de les mettre debout. Le colosse d'Amasis mesurait vingt-cinq mètres de long. On le laissa couché.

Donc au milieu de tous ces morts qui sont sous nos pieds, dans ce silence universel du passé, un seul homme se lève de la poussière pour nous marquer la place de Memphis : c'est Ramsès, que nous avons déjà vu, fier et narquois, dans son cercueil de Boulaq. Seul il répond à notre évocation. A vrai dire, il avait assez multiplié son cartouche sur les murs, sur les statues, sur des trophées qui n'étaient pas les siens ; il avait été assez voleur des piêtres gloires de ses prédécesseurs pour passer à la postérité. Ici il nous rend service. Supposons autour de nous, sur un espace de quatre kilomètres de large et de dix de long, une série de palais, d'édifices publics ou privés, de temples, de propylones, de portiques, de bois sacrés, de villas, de canaux, de lacs, et au milieu de tout cela une population aussi active que nombreuse s'agitant dans les rues, se pressant aux assemblées publiques, naviguant dans de gracieuses gondoles, s'asseyant ou dansant à l'ombre des palmiers, vivant de la vie facile de l'Orient, voilà l'antique Memphis en imagination. Si on la veut en réalité, c'est dans sa nécropole qu'il faut aller la surprendre. On l'a fait, et nous avons trouvé à Boulaq une riche collection de ses importantes reliques. Je ne parle pas de celles qui sont en Angleterre, en France, en Allemagne, en Italie.

Comme aux grandes pyramides, les sépultures de Memphis sont creusées dans de vastes assises calcaires qui dominent la vallée et commencent le désert. Les restes d'une maison en briques crues ;

que nous rencontrons, marquent l'ancienne limite de la ville des vivants, et l'entrée actuelle de celle des morts. A notre gauche, vers le couchant, voici des sépultures remontant aux dynasties qui suivirent les Hyksos, les XVIII^e, XIX^e et XX^e, d'Amosis à Ramsinit. La plupart ont été fouillées, et le sable les a de nouveau envahies. C'est dans l'une d'elles que fut trouvée la liste des rois, dite *Table de Sakkarah*. A notre droite nous laissons d'autres tombes, une sépulture de chats sacrés et des pyramides en ruines, pour arriver directement au pied d'un monument qui est peut-être soixante-dix fois séculaire. On peut lui passer les nobles cicatrices qu'il a reçues à travers les âges, il n'en affirme pas moins sur tout ce qui l'entoure sa superbe suzeraineté. Manéthon raconte que Ouenefès, le quatrième roi de la première dynastie, bâtit une pyramide au lieu dit Ko-Komeh. Or, d'après une tablette du Sérapéum, la place de la nécropole de Memphis aurait eu nom Ko-Komeh. Tout prouve d'ailleurs que l'originale construction remonte aux temps les plus reculés. A la porte d'entrée on a trouvé des signes hiéroglyphiques mentionnant un roi très ancien, dont le nom n'est malheureusement plus lisible. On a supposé que c'était d'Ouenefès. La pyramide, mesurant à peu près soixante-dix mètres de haut, ne forme pas un carré parfait. Les côtés du levant et du couchant sont un peu plus longs que les deux autres. On n'a pas réussi ou on n'a pas songé à l'orienter. Enfin elle est édifiée en cinq étages superposés et qui vont en

diminuant, de là son nom de *Pyramide à degrés*. Une visite à l'intérieur ne nous tente pas. Il paraît que c'est tout un labyrinthe de passages conduisant à diverses chambres sans intérêt. La principale est celle du centre, creusée dans le roc à vingt-cinq mètres de profondeur, sur un carré de huit mètres. Depuis longtemps cette sépulture royale a été violée. Lorsqu'on y pénétra, en 1821, on n'y trouva que des débris de marbre et d'albâtre dans les couloirs, et une trentaine de misérables momies enveloppées dans des étoffes grossières, preuve évidente qu'il y avait eu, par la suite des temps, un avènement de la démocratie jusque dans le tombeau des Pharaons. Encore quelques pas, et nous sommes à la maison de M. Mariette. Il faut mettre pied à terre. Nos montures n'en sont pas fâchées. Elles vont aussitôt se rouler sur l'arène brûlante. Personne ne s'occupe d'elles. Jusqu'à ce soir, pour toute consolation les braves bêtes boiront le grand soleil.

Solidement bottés, nous entrons dans la mer de sable qui nous environne. On ne s'imagine pas ce que le désert a d'affreux lorsqu'il faut y piétiner quelques heures. Nous sommes sur les lieux où M. Mariette, apercevant, à travers les sables mouvants, quelques têtes de sphinx, conclut, d'après quelques lignes de Strabon, que l'antique Sérapéum devait être non loin de là. Son inspiration était bonne, car après deux mois d'un travail aussi dangereux qu'opiniâtre, ses ouvriers avaient mis à jour une série de cent quarante et

un sphinx constituant l'avenue qui menait au Sérapéum. Quelques-uns des piédestaux étaient à trente mètres sous le sable; c'est dire s'il y avait à craindre de voir la tranchée mobile s'effondrer sur les travailleurs. Au bout de l'allée des sphinx on trouva un hémicycle où avaient été groupées les statues des plus célèbres philosophes et écrivains de la Grèce. Mais, avant d'atteindre cet hémicycle final, l'allée s'ouvrait à droite et à gauche en forme de croix. Le bras de gauche conduisait à un temple bâti par Amyrtée, et celui de droite à l'un des pylônes du Sérapéum.

Le Sérapéum était bâti comme les autres temples égyptiens, avec cette différence qu'il se rattachait à une vaste crypte, sépulture souterraine des Apis. C'est par un plan incliné, s'ouvrant dans l'une des salles du sanctuaire, que l'on descendait. Le bœuf divin qui, de son vivant, avait son palais et son temple à Memphis, trouvait encore ici, sur sa sépulture, un autre temple où il devait être adoré. Après avoir suivi la trace de toute l'ancienne construction, M. Mariette fut assez heureux pour découvrir l'une des ouvertures de l'hypogée. C'est là que des Arabes nous attendent. Munis de torches, nous y descendons.

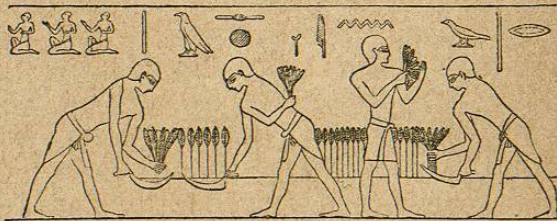
Des galeries multiples de la catacombe, une seule peut être visitée. Elle renferme une série de vastes chambres sépulcrales ayant chacune un gigantesque sarcophage de granit. Dans ces monstrueux reliquaires, mesurant quatre mètres de haut sur autant de long et deux cinquante de large, on

déposait pieusement, avec une inscription honorifique, la dépouille du dieu-bœuf. Un d'eux obstrue la galerie. Quelque révolution subite a empêché de le mettre en place, et depuis nul n'a songé à remuer cette masse effrayante. Au reste, tous sont vides, et la main qui a violé la sépulture des rois n'a pas fait grâce à celle des dieux. Plus heureuses ont été les momies d'ibis, que l'on peut voir au puits des Oiseaux, près d'ici, du côté d'Abousir. Là chaque divinité a été mise au pot soigneusement, et les pots constituent des séries régulières dans d'interminables souterrains. Aux chats, aux serpents, qui ont dû dévorer plus d'un ibis, on a aussi ménagé leurs mausolées, et ces dieux momifiés vivent en paix à côté les uns des autres, témoignant, après quarante siècles, de la sottise de leurs adorateurs. C'est pitoyable, et, quoi que l'on dise, je ne vois pas d'autre appréciation à formuler devant une si écœurante idolâtrie.

Tandis que nos messieurs montent par une échelle dans le sarcophage d'un Apis, pour voir comment devait s'y trouver la bête, je contemple l'effet des torches sous les voûtes profondes. Instinctivement ma pensée se reporte vers d'autres catacombes où j'ai respiré jadis l'air de liberté, de grandeur, d'héroïsme qui avait soulevé la poitrine des martyrs. Là aussi il y avait des sépulcres dans la pierre. Dans ces sépulcres le christianisme avait couché des héros. La fiole de sang à leur côté, le signe de la croix sur leur tête, la palme de triomphe sur leur poitrine, ces vaillants nous regardaient



Le bœuf Apis. (Statuette antique.)



Scène de moisson. (Peinture égyptienne).